

* * Les chatouillements recommencèrent. Cette fois, il partit pour l'Égypte et y acheta les ai-guilles de Cléopâtre, qu'il se proposait de revendre avec profit aux Américains et aux Anglais. Après les avoir mises sous clef en attendant la création de l'Angleterre et la découverte de l'Amérique, il parcourut le Sahara et prit les notes nécessaires à la préparation des plans de M. de Lesseps pour amener des actionnaires dans ces endroits. Vers l'an 392, il devint officier de l'académie de Tom-bouctou, un corps de savants qui ne connaît ni l'écriture ni la photographie, mais qui admet les poètes—or Isaac a composé des lamentations sur le malheur de vivre trop vieux !

A plusieurs siècles d'intervalle, il a aussi été reçu membre titulaire des Muses Santonnes, en compagnie de quelques Canadiens très charmés de la rencontre.

La curiosité le poussa ensuite vers l'Europe. Se trouvant un jour sur les bords du Rhône, il eut connaissance des barbares de la Germanie et se douta qu'ils allaient renverser l'empire romain. Belle occasion de se faire tuer ! En moins de rien, il devint Visigoth et se mit à parler destruction, plaies et bosses, dynamite etc. On le surnomma Massacrini Massacrino, en prévision de la langue italienne qui n'était pas encore faradassée, comme nous disons à présent. Au bout de six mois, notre homme était chef d'un clan qui s'illustra dans les batailles de ces terribles campagnes dont l'histoire est connue de chacun.

Après la conquête de Rome, Isaac n'étant ni mort ni mourant, mais seulement couvert de gloire, on lui donna pour sa part de butin le royaume de Lombardie, où il régna cent huit ans. Cette longévité provoqua des soupçons. Ses ministres et les deux chambres du parlement réunis lui demandèrent si, par hasard, il n'était pas le Juif Errant, d'autant plus qu'il roulait sa bosse par tous les chemins, comme notre Guillaume II, et qu'il n'avait jamais conservé dans le trésor public aucune somme dépassant cinq sous. Il fut obligé de répondre honnêtement, sur son serment d'office, et perdit la couronne, car les barbares entretenaient des préventions contre les Juifs. On l'accusait aussi de boodlage, mais bien à tort.

* * La nostalgie s'empara de son âme. Il retourna à Jérusalem, régla avec ses locataires, et commença l'établissement d'une fabrique de sucre de betterave. Voyez le guignon : les rues dans lesquelles il passait ondulaient sous ses pas comme une mer agitée, les édifices chancelaient, les poteaux de télégraphe dodelinaient de la tête, si bien que le conseil municipal proscrivit l'infortuné garçon, lui permettant toutefois de nommer un procureur résidant pour gérer ses affaires locales. C'est alors qu'il composa la fameuse strophe :

Est-il rien sur la terre
Qui soit plus surprenant
Que la grande misère
Du pauvre Juif Errant !

Pour témoigner au peuple de Jérusalem qu'il renonçait à tout rapport avec lui, et que son ingrate patrie n'aurait pas ses os lorsqu'il serait enfin maître d'en disposer, il changea son nom hébreux de Ashasverus en celui de Laquedem qui a une teinte latine susceptible d'irriter les oreilles des Juifs.

A partir de ce moment, il fut sans cesse malheureux. Il vécut d'abord en Espagne. Dans une de ses heures sombres, la pensée du suicide traversa son esprit et il se précipita du haut des colonnes d'Hercule dans le détroit de Gibraltar. Quelle ne fut pas sa surprise en s'apercevant qu'il savait nager et que l'eau de la mer est amère ! Des pêcheurs le recueillirent au rivage, un peu évanoui, c'est vrai, mais parfaitement lavé. Il était alors âgé de six cent quarante ans et venait de prendre son premier bain.

" Marche ! " lui criait la destinée. Ce mot commençait à l'ennuyer. Il gagna la France, s'enrôla sous Charles Martel et courut sus aux Sarrasins, dans l'espoir de se faire assommer par eux, mais les mécréants se contentaient de recevoir ses coups sans s'inquiéter de les lui rendre. Tout lui

réussissait à l'inverse de ses désirs ; il devint le Petit Caporal de l'armée des Francs.

* * Un peu plus tard, je le retrouve au milieu des troupes de Charlemagne combattant les Saxons, toujours invulnérable et désespéré de vivre si longtemps. En l'an 802, l'empereur voulut lui confier le commandement d'une place de guerre ; il refusa poliment par ces mots :

Monsieur, je vous proteste
Que j'ai bien du malheur :
Jamais je ne m'arrête
Ni ici ni ailleurs.

Autant valait dire : " Je suis le Juif Errant." Cet aveu lui fit perdre son grade. Et le voilà de nouveau sans emploi. Marche, marche, marche !

Un jour près de la vi le
De Bruxelles en Brabant,
Des bourgeois fort dociles
L'aborderent en passant.

C'est ainsi que le fait est raconté dans la chanson. La vérité, c'est qu'il était à la recherche de Geneviève de Brabant, qui passait pour s'être égarée dans le pays en allant voir un avocat de Chicago pour obtenir un acte de divorce, car elle n'aimait pas l'infâme Golo qui riait souvent d'elle, si bien qu'elle lui disait : " Je ne veux pas que tu rie Golo ! "

* * Sous Godefroy de Bouillon, le triste Isaac revit Jérusalem et trouva ses maisons en cendres, détruites par ses amis les Croisés. Le Tasse dans la *Jérusalem Délivrée* donne une description saisissante de notre personnage ; elle est conçue en deux lignes seulement :

" Jamais on n'avait vu
Un homme aussi barbu."

Il n'y a qu'un grand poète pour s'exprimer si agréablement. C'est encore lui qui, faisant parler Isaac, lui met dans la bouche les vers suivants :

J'ai vu dedans l'Europe,
Ainsi que dans l'Asie,
Des batailles, des chocs
Qui coûtaient bien des vies.

Car il était jaloux de ceux qui parvenaient à se faire tuer. La voix mystérieuse continuait de lui crier : " En avant, marche ! " et il obéissait machinalement, sans regarder à ses pieds, espérant bien tomber dans quelque précipice et se rompre le cou, mais non ! il est né sous une mauvaise étoile et la chance s'écarte de lui partout.

Durant les pestes, les choléras, les fièvres de toute nature qui ravagèrent l'Europe au moyen-âge, Isaac se fit médecin dans le but de mieux approcher des malades et de périr de la contagion. Peine inutile : il acquit une réputation immense comme praticien, sans pouvoir s'immoler lui-même pour aller dans un monde meilleur.

Un long silence règne sur son compte, de 1380 à 1492 et c'est alors qu'on le retrouve sur l'un des navires de Christophe Colomb allant à la découverte de l'Amérique. Les Sauvages ne voulaient ni le manger ni le tuer. Il s'en retourna penaud et comme il avait appris à écrire, à temps perdu, il publia un livre dans lequel il attribua la connaissance de l'Amérique à son ami Vespuce.

Tous les historiens savent que le Juif Errant est venu en Canada avec Cartier et Roberval et qu'il failit y mourir du scorbut, à bord de la *Grande Hermine* ; un chef algonquin le sauva en lui faisant boire de la bière d'épinette. C'est donc en Canada qu'il fut sur le point de . . . , de gagner son point !

Quelques temps après, je le vois faisant des expériences sur la vapeur d'eau, en compagnie de Denis Papin qui, lui aussi, cherchait le moyen de se faire sauter, mais à quoi sert ! Isaac n'avait pas même réussi à se faire bombarder dans les airs avec son camarade Schwartz, l'inventeur de la poudre.

La dynamite, les chemins de fer, les courants

électriques, les pilules patentées n'ont aucun effet sur sa constitution. Il résisterait même au scandale du Pacifique ou de la Baie des Chaleurs, et il s'en va actuellement par les routes chantant avec mélancolie :

La mort ne me peut rien
Je m'en aperçois bien.

* * Drumont, auteur parisien, a écrit, il y a deux ans, un livre contre les Juifs, qui exercent, dans le milieu européen, une " pesée " formidable sur la finance, et il termine en promettant au Canada une invasion du peuple israélite, côté des pauvres et côté des ramasseurs d'argent—ce qui veut dire que le Juif Errant et ses pareils vont se fixer parmi nous, chose possible, car nous sommes des brebis à tondre, et le Juif Errant s'arrêtant une bonne fois dans sa course, prouverait que rien ne se fait dans le monde sans aboutir au Canada. Ceci étant sérieux, je vous laisse à vos méditations.

Benjamin Sulte

NOTRE PROCHAIN FEUILLETON

C'est dans quinze jours, avec son numéro 418, le premier de sa neuvième année, que le MONDE ILLUSTRÉ commencera à publier un nouveau et magnifique feuilleton, simultanément avec les dernières pages de *Carmen*, cet émouvant récit qu'il parviendra peut-être à faire oublier. Au seul nom de Jules Mary, en effet, l'auteur de ce nouveau feuilleton, on s'attend déjà à un chef-d'œuvre : ce sera bien mieux encore lorsqu'en le lisant on se sentira envahi de la plus poignante émotion, de joie ou de tristesse, qu'on pleurera avec ses héros ou qu'on se délectera avec eux ; que l'on sera forcé de s'avouer, que jamais l'on n'a rien vu de mieux, rien suivi d'aussi bien même, peut-être. On verra que le maître, et très justement populaire romancier parisien, non content d'enlever la palme à ses confrères, a réussi à se surpasser lui-même dans cette ravissante histoire d'amour, où le repentir des affections fausses, le regret des affections pures, perdues, est fouillé, analysé jusqu'au vif, et à l'encontre de tant d'œuvres mal-saines de nos jours, nous laisse, au dénouement, une satisfaction morale, réelle, en un cœur meilleur.

Une amélioration que va faire LE MONDE ILLUSTRÉ, à propos de son prochain feuilleton, ne contribuera pas peu à en augmenter la vogue. A bien des reprises, lecteurs et amis nous ont sollicités de remettre en vigueur notre ancien système de feuilleton imprimé séparément du reste du journal.

Dans ces trois ou quatre derniers volumes, l'édition du journal à seize pages, au lieu de douze, nous avait empêchés de réaliser leur vœu. Grâce à une ingénieuse disposition qu'il nous est loisible d'adopter à présent, nous allons y parvenir heureusement. Nous inaugurerons ce système, tout neuf en notre pays, avec la première semaine de mai. L'édition à seize pages sera la même qu'avant, seulement, disposée de telle façon que, le journal une fois découpé comme à l'ordinaire, le lecteur pourra en tirer le feuilleton troisième, soit les pages cinquième et sixième de la livraison, et avoir ainsi son feuilleton séparément du reste. Sans doute, on se réjouira de cette innovation.

Le monde juge d'après les résultats ; il ignore les procédés dont on s'est servi pour les obtenir.—GEORGES ELLIOT.

Les économistes reconnaissent que la charité rend les plus grands services à ceux qui l'exercent mais considèrent que l'effet est quelquefois tout autre sur ceux qui en sont l'objet.—LÉON SAY.